

## A propos de l'authenticité grégorienne de *LA PASSION DU CHRIST*

La tragédie intitulée *Χριστὸς Πάσχω* est-elle ou n'est-elle pas l'oeuvre de Grégoire de Nazianze ? On peut craindre qu'il ne soit pas possible d'aller beaucoup plus loin que ne l'a fait A. Tuilier, son plus récent éditeur<sup>1</sup>, qui conclut avec de bons arguments à l'authenticité grégorienne de cette tragédie. Dans la mesure où la pièce est in centon tiré des tragiques grecs, tous les passages parallèles que nous pourrions rencontrer dans l'oeuvre authentique de Grégoire témoignent simplement de l'influence d'une source commune. Je ne prétends donc nullement apporter un élément décisif en établissant plusieurs rapprochements de détail entre le texte du *Χριστὸς Πάσχω* et tel discours ou tel poème de Grégoire. Cependant, le nombre et parfois la fréquence d'emploi de certaines expressions ou encore la rencontre de véritables tics de style constituent autant d'indices qui militent en faveur de l'authenticité.

Notons d'abord une propension de l'auteur du *Χριστὸς Πάσχω* à user de la figure étymologique. On trouve, entre autres cas, dans notre tragédie des expressions comme *τόκον ... ἄτοκον* (63), *κακὸν κακόν* (142), *θάνατον ἀθάνατον ἄγοντα κλέος* (930), *σοφὴν σοφοῦ* (1149), *ἐκ τῶν πρώτων ἀρξομαι* (1340). De telles tournures sont fréquentes chez Grégoire. Entre maints exemples, je citerais la formule *προῦκάθητο λαμπρός, λαμπρῶς πανηγυρίζων*, qui figure dans le D.IV, 82, 11-12<sup>2</sup>. Mais on peut invoquer des rapprochements plus précis en ce domaine. C'est ainsi qu'on lit dans le *Χριστὸς Πάσχω*, au v. 231, l'expression *καθ'ἀνῆ κακὸς κακῶς*, qui est très proche du *κακὸς κακῶς ἀπολείται* qu'on trouve dans D.IV, 98, 3, où il s'agit d'une citation de Mt.21, 41, mais on rencontre encore *κακοῦ κακόν* dans le D.42, 16. Et on trouve dans le poème II, I, 1 v. 463, *θεῶ θεόν*. Concevons qu'il s'agit là de bien peu de choses.

---

1 *Grégoire de Nazianze. La Passion du Christ. Sources Chrétiennes* N° 149. Paris 1969.

2 *Discours 4-5. Contre Julien. Ed. J. Bernardi. Sources Chrétiennes* N° 309, Paris 1983. Lorsque le texte cité a fait l'objet d'une édition récente, le dernier nombre renvoie à la ligne où l'expression citée se trouve dans cette édition. Dans le cas contraire, on se contente du paragraphe.

Le verbe βδελύσσομαι, qui n'est pas des plus fréquents, se retrouve au v. 346 ainsi que dans le D.IV, 56, 6 ; de même ἐξ ἀπόπτου figure au v. 500 tout comme dans le D.IV, 1, 3, tandis que μυσταγωγός des v. 196 et 698 est employé dans le D.IV, 56, 5. Le κίβδηλος du v. 347 se retrouve dans le D.IV, 10, 2 et lui correspond un ἀκίβδηλος dans le D.42, 19.

Dans le chapitre 56 du D.IV déjà cité ainsi que dans le D.V, 7, 14 et le poème II, I, 1, v. 48 se trouve le mot μύστης : or μύστης est employé très fréquemment dans le Χριστὸς Πάσχων, où il désigne les disciples du Christ ... Je n'en ai pas relevé moins de 40 occurrences<sup>3</sup>.

Plus convaincant peut-être est l'emploi du mot ἔρωσ. Il surprend un peu sous la plume d'un évêque, au point d'ailleurs qu'il fera en un passage l'objet de la part de la tradition manuscrite d'un lapsus, probablement révélateur d'une censure inconsciente. Je fais allusion au D.II, 6, 9 où tous les manuscrits dépouillés remplacent ἔρωσ par ἔλεος. On le rencontrera pourtant dans le D.II, 7, 12 ainsi que dans le D.IV, 52, 2, ainsi que dans les poèmes à plusieurs reprises (cf II, I, 1, v. 241, 455 ; II, I, 11, v. 112). Or le Χριστὸς Πάσχων emploie volontiers ἔρωσ, entre autres cas aux v. 85, 685, 778, 1272, 1982-1983. C'est que Grégoire est un homme de désir. Il n'est donc pas surprenant que les mots de la famille de πόθος, que l'on rencontre à plusieurs reprises dans le Χριστὸς Πάσχων<sup>4</sup>, surabondent dans la prose de Grégoire aussi bien que dans ses poèmes, notamment dans le poème autobiographique II, I, 1, où on les trouve aux vers 61, 86, 222, 267, 268, 296, 426, 450 (bis), 459, 500 ou dans le poème I, II, 14, v. 20, 75.

A ce chapitre des parentés de vocabulaire, j'ajouterai encore quelques exemples. C'est ainsi que le verbe ἀθρέω est employé plusieurs fois dans le Χριστὸς Πάσχων (cf 500, 854, 1114, 1581, 1866, 1979, 2094, 2124, 2195, 2451, 2544) ; on le retrouvera, par exemple, dans le poème II, I, 1, v. 622. Un mot comme βίωτος (1801) est employé fréquemment dans ce même poème ainsi que dans I, II, 14 et II, I, 16. Il en va de même pour ζόφος (1538, 1924), et pour δακρυχέω, qui figure au v. 2442 du Χριστὸς Πάσχων, mais aussi dans les poèmes I, II, 14;v. 48, II, I, 1, v. 399 et dont il faut rapprocher le δάκρυ ἐπισπένδων de II, I, 16, v. 82.

Mais il y a des parentés moins évidentes et plus subtiles à la fois : c'est ainsi que le v. 257 du Χριστὸς Πάσχων ἦτοι θανόντες ἢ φάος δεδορκότες — n'est pas sans rappeler les v. 127-128 du poème I, II, 14 déjà cité à plusieurs reprises : ἢ θεὸν εἰσορόων ἢ πυρὶ δαπτόμενος.

---

3 Cf. prologue, 7, 29 ; 140, 154, 158, 173, 195, 277, 306, 647, 709, 729, 955, 1137, 1160, 1166, 1389, 1428, 1616, 1796, 1798, 1882, 1936, 1940, 2047, 2065, 2086, 2132, 2149, 2271, 2293, 2303, 2306, 2322, 2343, 2427, 2429, 2441, 2460, 2481.

4 Cf. 471, 544, 864, 1962, 1984, 2122, 2473.

Par ailleurs, le v. 45 du Χριστὸς Πάσχων contient la trame des poèmes I, II, 14 et II, I, 1. Dans le Χριστὸς Πάσχων, la Mère de Dieu déclare : "... la nature humiliée dans sa majesté gémit en pleurant des malheurs qui l'accablent et des maux insupportables qui l'assaillent" (v. 43-45). La traduction que donne A. Tuilier du dernier vers est élégante, mais peut-être un peu lâche. Elle ne permet guère en tout cas de voir le rapprochement que je suis en train d'esquisser. Ce que la Mère de Dieu déplore, ce sont "les successions de malheurs insupportables" (διαδοχὰς τε τῶν ἀφερτάτων πόνων, v. 45) qui accablent l'humanité depuis les origines. C'est bien là le thème que développe en 132 vers le poème I, II, 14, *Sur la nature humaine*. Quant au poème autobiographique II, I, 1, il s'efforce précisément de présenter tout au long des 634 vers l'existence de Grégoire comme une succession de malheurs intolérables.

Encore un exemple de rencontre de vocabulaire : il s'agit de l'emploi du mot Σόλυμοι pour désigner Jérusalem, emploi qui se fonde sur l'étymologie ἱεροὶ Σόλυμοι. Grégoire appelle ainsi Jérusalem au v. 367 du poème II, I, 1, dans un passage où il résume l'épisode du bon Samaritain, ainsi que dans le poème II, I, 13 v. 178. On retrouvera ce mot au v. 969 du Χριστὸς Πάσχων. Enfin on ne saurait manquer d'invoquer la parenté qui unit une expression comme χαριστήριον ὕμνον πλέκω du v. 2596 de celle qui figure dans le D.IV, 17, 1 : ὁρᾶτε ὅπως πλέκω τὴν ᾠδὴν. Mais je reviendrai bientôt sur ce passage.

Ces rencontres de vocabulaire sont d'autant plus significatives que nous avons surtout fait intervenir jusqu'ici des oeuvres en prose dans la colonne des ouvrages authentiques de Grégoire. D'autre part, l'hexamètre et le distique élégiaque sont les mètres les plus fréquemment employés par Grégoire dans ses poèmes : on ne doit donc pas s'attendre à rencontrer facilement dans les trimètres iambiques de notre tragédie des expressions qui figurent dans les poèmes. On pourrait, certes, objecter à ceci le fait que les quelques 2000 vers du poème *De vita sua* (II, I, 11) sont précisément des trimètres iambiques, mais le climat pathétique de la tragédie est singulièrement atténué dans le *De vita sua* qui est un poème narratif. Il est, au contraire, fortement marqué dans l'autre poème autobiographique (II, I, 1), ainsi que dans d'autres poèmes que j'ai cités, et c'est ce qui explique, me semble-t-il, quelques rencontres d'expression, malgré l'obstacle d'un rythme contraire. Ces rencontres deviennent d'autant plus significatives pour notre propos.

Au surplus, je voudrais souligner le fait que le plus grand nombre des passages du Χριστὸς Πάσχων que j'ai pu mettre en parallèle avec tel ou tel poème ou discours de Grégoire ne constituent pas des emprunts à l'un ou l'autre des tragiques. On y rencontre donc bien une façon de s'exprimer propre à Grégoire de Nazianze. C'est le cas des v. 196, 277, 306, 346, 500, 930, 1795, 2442; c'est le cas, en particulier, du v. 2596, qu'il me faut maintenant citer exactement et en entier. S'adressant, au moment de conclure, à la Théotokos, le poète écrit καὶ σοὶ χαριστήριον

ὕμνον νῦν πλέκω. L'emploi du verbe πλέκω convient bien à un centon. De son côté, tout le début du D.IV est constitué par un assemblage de citations de l'Écriture. Au moment de clore ces morceaux choisis, Grégoire écrit : "Voyez comment je tresse mon cantique (ὄρατε ὅπως πλέκω τὴν ᾠδὴν) avec les mots et les pensées que Dieu à inspirés. Je ne sais comment, je m'exalte sous l'effet de cette parure empruntée et la joie fait que je suis comme animé d'un transport divin. Méprisant tout ce qui est bas, tout ce qui est de l'homme, je rapproche et je réunis les citations les unes aux autres, fondant en un seul tout les paroles du même Esprit" (D.IV, 17, 1-6). L'auteur qui se déclare ἄλλα ἄλλοις συμβιβάζων καὶ συναρμύζων utilise une méthode qui n'est pas différente de celle du centon.

Quoi qu'il en soit, la similitude des termes employés ici et là ne saurait constituer un argument décisif. Je le reconnais bien volontiers, et il nous faut chercher autre chose.

Il est une expression que tout le monde s'accordera à juger comme particulièrement importante pour notre propos. Tout le mérite d'avoir attiré l'attention sur elle revient à A. Tuilier qui l'évoque à la p.59 de son introduction pour écarter fort justement l'attribution de la tragédie à Apollinaire de Laodicée. Au v. 1795 du Χριστὸς Πάσχων, Joseph interpelle la Théotokos en lui donnant le titre de μητὴρ τοῦ διφθοῦς, "mère de celui qui a deux natures". On sait que le problème christologique dominera les controverses théologiques du V<sup>e</sup> siècle, mais il avait commencé à se poser dès le IV<sup>e</sup>, et Grégoire l'avait rencontré. C'est pourquoi A. Tuilier a tout à fait raison d'exclure l'attribution de la tragédie à Apollinaire : la doctrine exprimée au v. 1795 que je viens de citer est radicalement contraire à celle que professait Apollinaire. Mais sa formulation permet-elle de l'attribuer à Grégoire de Nazianze ? Je n'ai pas trouvé l'adjectif διφθοῦς qui paraît d'ailleurs rarement employé, dans toute son oeuvre. Néanmoins, l'affirmation des deux natures du Christ y est exprimée en plusieurs endroits dans des termes voisins. D'abord, à deux reprises dans le poème I, I, 10 : au v. 43, mais surtout au v. 50 : πῶς εἰς ἓν ἦλθε τῶν διεστώτων φύσις, demande le poète : "comment les natures séparées se sont-elles unies ?". Cependant, c'est probablement le v. 48 du poème I, I, 9 qui est le plus parlant.

Malheureusement ce vers présente un petit problème de texte. Le Christ, dit Grégoire, ἦλθε θεὸς θνητὸς τε, φύσις δύο εἰς ἓν ἀγείρας. On est prêt à comprendre que le Christ "est venu en Dieu et en mortel, en réunissant deux natures". C'est d'ailleurs le sens retenu par le traducteur latin qui écrit : *Venit Deus et mortalitatis, duas naturas in unum colligens*. Malheureusement, la Patrologie n'écrit pas φύσει, mais bien le nominatif singulier φύσις, et l'édition bénédictine publiée par Caillaud en 1842 ne dit pas autre chose. A n'en pas douter, il s'agit ici d'une faute

d'impression, et il faut corriger φύσις en φύσεις, ce qui ne soulève pas de difficultés métriques.

Cette parenthèse refermée, il reste que la double nature du Christ est affirmée en termes équivalents et presque identiques par l'auteur du Χριστὸς Πάσχων tout comme par Grégoire, aussi bien dans un poème dont l'authenticité n'est pas été mise en cause que dans la lettre 101, à Clédonios, où on lit φύσεις μὲν γὰρ δύο θεὸς καὶ ἄνθρωπος<sup>5</sup>.

On dit que Grégoire n'avait rencontré l'apollinarisme qu'à son retour de Constantinople, donc après 381. P. Gallay a montré en 1943 qu'il s'en est préoccupé en 379, comme en témoigne le D. 22. Ce même auteur ajoutait dans une note (*Vie*, p. 215) que le problème se posait à Grégoire au moment de son départ pour la capitale. Il se fondait sur les indications du poème autobiographique II, I, 11, v. 609-651. Peut-être doit-on remonter plus haut encore. Il me faut citer un passage du premier poème autobiographique, le poème II, I, 1 que j'ai souvent évoqué dans ce bref exposé. Ce poème est généralement daté de l'année 371. Voici ce que Grégoire écrivait aux vers 608-615 :

Le seul plaisir que j'avais, comme une biche altérée  
considère auprès d'elle une source fraîche, c'était des hommes  
vertueux

610 porteurs du Christ, qui vivent sur la terre au dessus de la chair,  
libres de joug, contempteurs du monde. Mais eux aussi  
se battent à ton sujet et se redressent en deux camps séparés ;  
leur zèle pour Dieu a illicitement brisé le lien de sa loi  
615 et l'accord de l'amour, dont le nom est seul demeuré.

Κείνην τερπωλὴν οἶην ἔχον, ὡς ὅτε πηγὴν  
διψαλή ψυχρὴν ἔλαφος σχεδόν, ἄνδρας ἀρίστους,  
610 χριστοφόρους, ζώνοντας ἐπὶ χθονί, σαρκὸς ὑπερθεν,  
Πνεύματος αἰενάοιο φίλους καὶ λάτριας ἐσθλοῦς,  
ἀζυγέας, κόσμοιο περίφρονας. Ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ  
μαρνάμενοι περὶ σεῖο διακριδὸν ἔνθα καὶ ἔνθα  
ἴστανται, ζῆλος δὲ θεοῦ λύσει θεσμὸν ἀθέσμως  
615 ἀρμονίην τ' ἀγάπης, ἧς οὐνομα μοῦνον ἐλείφθη.

Au delà de la sympathie et de l'attrait affiché pour les moines, que nous apprend ce texte ? Que ces moines sont divisés, qu'ils se *dressent en deux camps séparés*. Quel est l'objet de ce conflit ? Il faut exclure l'arianisme, compte tenu de tout ce que nous savons de l'attachement des moines à l'orthodoxie trinitaire, surtout en Cappadoce et à Nazianze. Il faut également exclure le problème du Saint-Esprit, puisque

---

5 Cf. *Lettres théologiques*, éd. P. Gallay. Paris 1974, p.44.

ce sont des moines cappadociens qui s'impatientaient de la tiédeur apparente de Basile sur ce sujet. Au demeurant, les vers dont je viens de lire la traduction s'inscrivent dans un contexte précis, celui d'une prière adressée au Christ (cf v. 596). C'est donc bien l'influence des idées d'Apollinaire qui avait introduit une division parmi les moines proches de Grégoire. Toutefois, je ne pense pas qu'on puisse invoquer ce texte pour situer les débuts de l'apollinarisme dans la Cappadoce du sud aux approches de l'année 371. Il est bien vrai que le poème II, I, 1 reflète la situation où se trouvaient Grégoire et sa famille après la disparition de Gorgonie et de Césaire, mais il me paraît tout aussi évident que ce poème a été repris plus tard par son auteur et que des passages dont il est difficile de mesurer l'étendue sont postérieurs à 381. Je n'en veux pour preuve que les vers 381-384 :

... de la même façon j'ai été dépecé par le brigand qui en veut aux âmes,

quand je descendais d'une cité illustre du monde,  
il m'a dépouillé de la grâce du Christ et laissé nu  
comme Adam autrefois ...

...καὶ μ'ἐδάϊξεν ὁμῶς ψυχῆσι μεγάριων  
ληιστῆς βιότου κεδνῆς καταβάντα πόληος  
καὶ Χριστοῦ μ'ἀπέδυσσε χάριν καὶ γυμνὸν ἔθηκεν,  
ὥσπερ Ἀδὰμ τὸ πάροιθε...

S'il y a, comme je le crois, deux couches de rédaction dans le poème II, I, 1, on ne peut assurer que cette allusion aux troubles causés par l'apollinarisme appartient à la couche la plus ancienne.

Il y a cependant d'autres arguments à faire valoir. Dans le poème II, I, 1, on trouve un aveu, ou plutôt une revendication, à laquelle il me semble qu'on n'a pas apporté toute l'attention qu'elle mérite. Il s'agit du vers 96 et suivants :

J'avais un seul amour : la gloire des Lettres qu'ont amassées  
l'Orient et l'Occident ainsi qu'Athènes, honneur de la Grèce.

Μοῦνον ἐμὸν φίλον ἔσκε λόγων κλέος, οὓς συνάγειραν  
'Αντολίη τε Δύσις τε καὶ Ἑλλάδος εὐχος Ἀθῆναι.

Il ne saurait être question d'examiner maintenant toutes les implications d'une telle formule, notamment en ce qui concerne la connaissance de la littérature latine que pouvait avoir Grégoire. Je remarquerai seulement qu'elle revendique une connaissance et un amour de toute la littérature grecque, mais attribuée à la littérature originaire d'Athènes proprement dite une place à part, si ce n'est prééminente. Or qu'y a-t-il dans toute la littérature grecque qui soit plus susceptible que le théâtre d'être considéré comme une exclusivité athénienne ? Il me paraît certain qu'en disant cela, Grégoire proclame entretenir avec le théâtre grec une

familiarité toute particulière : celle-là même que montre en acte l'auteur du Χριστὸς Πάσχω.

Mais prolongeons notre lecture du poème autobiographique II, I, 1 :

Pour elles, j'ai peiné beaucoup et longtemps, mais elles aussi,  
je les fis se prosterner contre terre devant le Christ ...

Τοῖς ἐπι πόλλ' ἐμόγησα πολὺν χρόνον, ἀλλὰ καὶ αὐτοὺς  
πρηνέας ἐν δαπέδῳ Χριστοῦ προπάροισεν ἔθηκα...

Il y a deux façons d'interpréter ce langage : on peut y voir simplement une vague reconnaissance de la prééminence de la parole de Dieu sur la littérature profane, mais il n'est pas interdit non plus de lui reconnaître une portée plus précise. L'excuse du chrétien et de l'ascète en tant qu'homme de culture et écrivain est d'avoir mis au service du Christ les techniques apprises à Athènes : si c'est bien cela que Grégoire a voulu dire ici, ne conviendrait-il pas d'y voir la reconnaissance de paternité que nous cherchions ?

À dire vrai, toute l'oeuvre de Grégoire manifeste à l'évidence une intention : celle d'illustrer tous les genres littéraires hérités de la tradition grecque en leur donnant le contenu chrétien. En agissant ainsi, il voulait sans aucun doute riposter au mépris du christianisme affiché par les milieux intellectuels grecs ainsi qu'à l'exclusion des chrétiens de l'enseignement, arrêtée par Julien en 362. Mais il prétendait aussi donner une leçon à ceux des chrétiens qui professaient plus que de la réserve à l'égard de la culture profane, en démontrant par l'exemple que les armes de cette culture pouvaient être mise au service de la foi chrétienne. Le D.43, consacré à l'oraison funèbre de Basile, témoigne de cette attitude. Un long passage de ce même discours manifeste un véritable culte à l'égard de l'héritage littéraire d'Athènes : comment un homme aussi profondément épris de cet héritage n'aurait-il pas songé à mettre la tragédie, genre littéraire qui est l'exclusivité d'Athènes, au service du Christ ?

Si Grégoire est bien l'auteur du Χριστὸς Πάσχω, dans quel cadre faut-il situer sa composition ? Ce qui paraît le plus probable, c'est que la tragédie a été composée dans les dernières années de la vie de son auteur, entre 381 et 390. C'est le moment où Grégoire est réduit à l'inaction ; c'est celui où il compose ou remanie nombre de poèmes ; c'est encore celui où, se préoccupant de la formation littéraire de son petit-neveu Nicobule, il compose à son intention un choix de lettres issues de sa propre plume et de celle de Basile. Le Χριστὸς Πάσχω pourrait avoir été dicté par les mêmes préoccupations pédagogiques. En 358, Grégoire avait envisagé pendant quelques semaines de rester à Athènes pour y mener une carrière de professeur chrétien. La providence en avait décidé autrement. Il me paraît que son oeuvre toute entière est issue en

quelque sorte d'une réaction de compensation. Mais je voudrais mettre un terme à cet exposé en versant au dossier, après A. Tuilier<sup>6</sup> une dernière pièce. Il s'agit des trois premiers vers du prologue du Χριστὸς Πάσχων. Les voici :

Ἐπειδ' ἀκούσας εὐσεβῶς ποιημάτων  
ποιητικῶς νῦν εὐσεβῆ κλύειν θέλεις,  
πρόφρων ἄκουε...

*Puisqu'après avoir écouté pieusement des poèmes,  
tu veux entendre maintenant un sujet pieux dans le cadre poétique  
écoute de tout ton coeur ...*

Ces quelques mots signifient que des vers ou des poèmes avaient été portés par leur auteur à l'attention d'un auditeur ou d'un lecteur à l'édification duquel ils étaient destinés, que l'auteur du Χριστὸς Πάσχων ne fait qu'un avec celui des poèmes, et que tragédie et poèmes s'adressaient à un même destinataire. Je pense qu'on peut se risquer à nommer cet inconnu et à désigner Nicobule le jeune, à qui son grand-oncle voulait donner une formation classique et chrétienne à la fois. Dédier à l'adolescence studieuse des vers dans l'intention de joindre l'utile à l'agréable, c'est le programme affiché par Grégoire au début de son grand poème autobiographique :

Παίζει δὲ μέτρον τῆς ἀνίας φάρμακον,  
παίδευμα καὶ γλύκασμα τοῖς νέοις ἅμα,  
τερπνὸν παρηγόρημα.<sup>7</sup>

Le vers, remède au chagrin, est un divertissement :  
il instruit les jeunes gens en même temps qu'il leur est  
agréable, il encourage et il réjouit.

L'idée sera reprise ailleurs par Grégoire, presque avec les mêmes mots. ainsi dans le poème II, I, 39, *Sur ses vers*, aux v. 37-41, il énumère les motifs qui le poussent à vérifier :

... Δεύτερον δὲ τοῖς νέοις  
καὶ τῶν ὅσοι μάλιστα χαίρουσι λόγοις  
ὥσπερ τι τερπνὸν τοῦτο δοῦναι φάρμακον  
πειθοῦς ἀγωγὸν εἰς τὰ χρησιμώτερα,  
τεχνῆ γλυκάζων τὸ πικρὸν τῶν ἐντολῶν.

Les Cappadociens dans leur ensemble et Grégoire tout particulièrement se sont posés en maîtres chrétiens de la jeunesse étudiante en édifiant une oeuvre marquée par le classicisme christianisé. Il eût été étonnant que la tragédie fût absente du programme. Mais ce même

---

<sup>6</sup> Cf. les pp. 70-71 de son introduction.

<sup>7</sup> II, I, 11, v. 6-8.

poème II, I, 39, entre autres enseignements sur l'oeuvre poétique de Grégoire, nous livre une réflexion particulièrement intéressante pour notre propos. Il s'agit des v. 63 et suivants. "Mes paroles elles-mêmes (il s'agit de ses vers) t'instruiront, si tu veux bien, dit Grégoire à son jeune lecteur : les unes sont de mon propre fond, les autres sont d'origine étrangère, τὰ μὲν γὰρ ἔστι τῶν ἐμῶν, τὰ δ' ἔκτοθεν". autrement dit, le poète reconnaît s'inspirer de sources païennes. Mais poursuivons : il empruntera, dit-il, l'éloge de ce qui est bien ainsi que le blâme de ce qui est mal, des doctrines (δόγματα), des opinions parfois (γνώμη τις), mais encore ce qu'il appelle des τομαὶ λόγων, des *sections de texte*, autrement dit des citations. C'est bien ce que fait à une vaste échelle l'auteur du Χριστὸς Πάσχων.

Un dernier mot : faire de la θεότοκος le personnage principal d'un drame s'inscrit bien dans les préoccupations d'un homme qui écrit par ailleurs dans sa lettre 101, adressée à Clédonios, que "si quelqu'un n'admet pas que la sainte Marie est θεότοκος, il est séparé de la divinité"<sup>8</sup>.

Jean BERNARDI  
*Université de Paris IV*

---

8 L.101.16. *Lettres théologiques*, éd. P. Gallay, p. 42.